

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Je meurs comme un pays*  
Théâtre, 2005  
Traduit par O. Goetz et A. Llamas

*Phaéton*  
Théâtre, 2009  
Traduit par M. Volkovitch

*Chrysis*  
Théâtre, 2009  
Traduit par M. Volkovitch

*Homéride*  
Théâtre, 2009  
Traduit par M. Volkovitch

*La Ronde du carré*  
Théâtre, 2009  
Traduit par C. Galea et Dimitra Kondylaki

*Le Théâtre en écrit*  
Essai, 2009

DIMITRIS DIMITRIÀDIS

## Le Vertige des animaux avant l'abattage

*Traduit du grec par*  
*OLIVIER GOETZ et ARMANDO LLAMAS*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été présenté pour la première fois en France le 26 août 2001 à la « Mousson d'été », dans une lecture dirigée par Muriel Mayette.*

*Il a été créé le 27 janvier 2010 aux Ateliers Berthier – Théâtre de l'Odéon à Paris, dans une mise en scène et une scénographie de Caterina Gozzi.*

*Avec Pierre Banderet, Laurent Charpentier, Samuel Churin, Brice Cousin, Thierry Frémont, Thomas Matalou, Claude Perron, Faustine Tournan et Maria Verdi.*

*Dramaturgie : David Wahl ; vidéo et collaboration à la scénographie : Jean-François Marcheguet ; lumières : Joël Hourbeigt ; musique et son : Antonia Gozzi ; costumes : Rose-Marie Melka ; assistant : Simon Diard.*

## PERSONNAGES

NILOS LAKMOS.  
MILITSSA.  
EMILIOS.  
EVGÉNIOS.  
STARLET.  
PHILON PHILIPPIS.  
A.  
B.  
C.

Titre original :  
Η ζάλη των τωών πριν τη σφαγή  
© 1997, Dimitris Dimitriádis

*Deuxième édition revue et corrigée*

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-275-7

*Première édition*

© 2002, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
ISBN 978-2-84681-013-5

## PROLOGUE

### Scène 1

*A, B et C.*

A. – Maintenant que ça a commencé, ça doit finir. Vous savez comment ça se passe. Inutile de s'approcher trop. Ça se tient droit, et puis ça s'agenouille. Vieux schéma. Sans y rien comprendre. Même si ça tarde, même si ça doit prendre du temps. Peu importe combien de temps. Ça se déroule toujours dans le même ordre, mais ça pourrait aussi bien ne pas être dans le même. Dans un autre. Le sien. C'est toujours dans un autre. C'est toujours le sien. C'est bien connu. Tout ça est bien connu. Tu sais où tu commences et comment tu finis. Mais aussi, tu ne le sais jamais. Toute l'entreprise consiste à réduire l'imprévisible. Ou à l'anéantir. Mais alors, ça n'aurait plus d'intérêt. Tu prévois tout, et rien pour ainsi dire n'arrive comme tu l'avais prévu. Ça aussi, c'est une prévision. Quoi qu'il en soit, le résultat ne change pas. Il dévie légèrement mais il ne change pas. Ça aussi ça devrait être imprévisible. Tout aboutit au même résultat. Cependant, aucun résultat ne ressemble à aucun autre. Vous savez comment c'est. Tout le monde le sait. Et tout le monde l'admet. Certains le contestent, certains se révoltent, certains démissionnent, se réfugient dans la retraite ou la dénonciation, mais tous finissent par approuver. Ils contestent mais ils approuvent. Il ne peut pas en être autrement. Il pourrait en être autrement mais ça ne se produit pas. Ce serait possible, mais ce n'est pas possible. Ce qui est juste, c'est ce qui arrive.

Ce qui est juste, ce serait que ça n'arrive pas, mais ça ne peut pas ne pas arriver. Tout ce qui arrive est juste. C'est pour cela que ça arrive. Tout le monde le sait. Ce n'est pas une question de choix personnel. Personne ne choisit. Ce qui arrive arrive parce que ça ne peut pas ne pas arriver. Faire confiance. Comme ça, tout rentre dans l'ordre. Les formes sont révélées dans leur dimension réelle. Petit à petit, la netteté s'atténue. Petit à petit, tout se brouille. Là où tout apparaît, petit à petit, plus rien n'apparaît. Petit à petit. Sans que personne n'y comprenne rien. Presque doucement. Il n'y a pas d'autre moyen. Le métal reste le métal mais le geste est doux. Imperceptible. Incompréhensible. Ça, vous le savez. En vue de l'autre. Il n'y a pas d'autre mais toujours en vue de l'autre. C'est cela qu'on vise. Par étapes. Les jambes plient, et tout le corps suit. Les yeux sont ouverts mais ils ne voient pas. Ils voient, mais ce n'est pas ce qu'ils voient. Ils ne voient pas ce qu'ils voient. Comme s'ils étaient noyés de larmes. Comme si les larmes noyaient les yeux. Grands ouverts, écarquillés, exorbités presque, mais ils ne peuvent plus voir. C'est ça. Vous savez bien. Indescriptiblement simple. Incompréhensible. Tout le monde comprend. Chacun l'admet. Que faire d'autre ? Il n'y a que ça. Mollement. Doucement. Progressivement. En dernier, tombe la tête. Non. C'est ce qui tombe en premier, mais ce qui tombe en dernier, c'est la tête. La tête, c'est ce qui tombe en premier. Et en dernier.

## Scène 2

*Nilos, Militssa.*

MILITSSA. – Pfff, est-ce qu'on va l'attendre encore longtemps ?

NILOS. – Il est toujours un petit peu en retard.

MILITSSA. – Un petit peu, tu as dit « un petit peu » ?

NILOS. – Pourquoi, tu es pressée ?

MILITSSA. – Je ne suis pas pressée.

NILOS. – Puisque tu es avec moi.

MILITSSA. – Oui.

NILOS. – Quoi, oui ? Ça ne te plaît pas d'être avec moi ?

MILITSSA. – Si, mais le temps passe et nous ne faisons rien.

NILOS. – Qu'est-ce que tu voudrais qu'on fasse ? Hein ? Dis ce que tu voudrais qu'on fasse !

MILITSSA. – Rien.

NILOS. – Dis-le, dis-le !

MILITSSA. – Non, non.

NILOS. – Veux-tu que nous allions ailleurs ?

MILITSSA. – Non, où ça ?

NILOS. – Quelque part, rien que nous.

MILITSSA. – Non.

NILOS. – Tu ne veux pas ?

MILITSSA. – Non, reste tranquille.

NILOS. – Militssa —

MILITSSA. – Il pourrait venir.

NILOS. – Qu'il vienne !

MILITSSA. – Nilos, non !

NILOS. – Je m'en fiche qu'il nous voie —

MILITSSA. – Moi, ça me gêne — je ne le connais pas —

NILOS. – C'est pour ça que je veux te le présenter —

MILITSSA. – Mmm... est-ce que c'est indispensable —

NILOS. – Tu ne veux pas connaître mon meilleur ami ?

MILITSSA. – Ça m'est égal —

NILOS. – L'unique —

MILITSSA. – Si c'est le meilleur, d'accord, qu'est-ce que ça veut dire —

NILOS. – Quoi ?

MILITSSA. – Ton meilleur, l'unique ?

NILOS. – Depuis tout petits, nous ne nous sommes jamais quittés, nous nous confions tous nos secrets, tous nos problèmes, nous n'avons qu'estime et confiance l'un pour l'autre —

MILITSSA. – Ah la la ! comme tout cela m'ennuie —

NILOS. – Chacun prend l'avis de l'autre, demande ses conseils, son assistance —

MILITSSA. – Vous faites tout ça l'un pour l'autre ?

NILOS. – Tout ça, oui, pourquoi ?

MILITSSA. – Alors, vous n'êtes pas des amis, vous êtes —

NILOS. – Quoi ?

MILITSSA. – Puisque vous faites tout l'un pour l'autre —

NILOS. – Pas tout —

MILITSSA. – Oui, enfin —

NILOS. – Ce que je veux faire avec toi, ce que tu ne me laisses pas faire avec toi —

MILITSSA. – Non, je ne te laisse pas, pourquoi est-ce que je te laisserais —

NILOS. – Puisque tu en as envie —

MILITSSA. – Je ne sais pas, nous ne sommes pas encore —

NILOS. – Quoi ? mariés ? nous sortons ensemble depuis si longtemps, chaque jour —

MILITSSA. – Ça ne fait pas si longtemps —

NILOS. – Pas besoin de plus, nous savons ce que nous voulons —

MILITSSA. – Moi, j'ai besoin de plus.

NILOS. – Pourquoi ? Pour me connaître mieux ? Tu me connais, tu sais ce que je ressens.

MILITSSA. – Je ne dis pas cela, je dis —

NILOS. – Tu n'as pas envie de moi ?

MILITSSA. – Ah la la ! Ne me demande pas !

NILOS. – Dis-moi —

MILITSSA. – Que je te dise quoi ?

NILOS. – Tu as envie de moi ?

MILITSSA. – Tu sais bien.

NILOS. – Je veux que tu le dises, que je l'entende, dis-le —

MILITSSA. – Non, pas maintenant, pas ici —

NILOS. – Maintenant, maintenant, ici —

MILITSSA. – Nilos ! Nilos —

NILOS. – Laisse-moi —

MILITSSA. – Non, non, s'il te plaît, il va venir —

NILOS. – Qu'il vienne —

MILITSSA. – Mais qu'est-ce qui te prend, maintenant —

NILOS. – Ce qui me prend toujours —

MILITSSA. – Nous n'aurions pas dû venir ici —

NILOS. – Allons-nous-en — allons ailleurs —

MILITSSA. – Où ça ?

NILOS. – Allez, il ne viendra pas, je te le présenterai une autre fois, tant mieux qu'il ne soit pas venu —

MILITSSA. – Et s'il vient plus tard ? Ce n'est pas correct s'il vient et qu'il ne nous trouve pas —

NILOS. – Il comprendra —

MILITSSA. – Ce qu'il comprendra c'est que c'est moi qui t'ai entraîné —

NILOS. – C'est toi qui m'as entraîné, c'est toi qui m'entraînes —

MILITSSA. – Oui, enfin —

NILOS. – Je vais te bouffer, je n'en peux plus.  
MILITSSA. – Si tu ne t'arrêtes pas — Pourquoi tu n'es pas sage ? Pourquoi tu ne restes pas assis calmement ? pourquoi ne gardes-tu pas tes petites pattes tranquilles ?  
NILOS. – Mes petites pattes ? Tu appelles ça de petites pattes ?  
MILITSSA. – Tes grosses pattes —  
NILOS. – Elles te plaisent ? Dis, elles te plaisent ?  
MILITSSA. – Mmmm, mmmm —  
NILOS. – Quoi, mmmm —  
MILITSSA. – Rien —  
NILOS. – Dire que nous n'avons pas un endroit à nous —  
MILITSSA. – Même si nous en avons un —  
NILOS. – Si nous en avons un, tu verrais —  
MILITSSA. – Qu'est-ce que je verrais ?  
NILOS. – Ce que tu ne vois pas — pas seulement mes grosses pattes —  
MILITSSA. – Quoi d'autre ?  
NILOS. – Quoi d'autre, autre chose, autre chose —  
MILITSSA. – Non — non —  
NILOS. – Allons-y, il ne viendra pas. Où veux-tu qu'on aille ? Où tu veux. Tu veux où ? Ailleurs, loin d'ici —  
MILITSSA. – Le voilà —  
*Entre Philon.*  
NILOS. – Nous allions partir.  
MILITSSA. – Ce n'est pas vrai.  
PHILON. – Philon Philippis.  
NILOS. – Voici Militssa.  
MILITSSA. – Enchantée.

PHILON. – Moi aussi.  
NILOS. – Quoi, toi aussi ?  
PHILON. – Enchanté.  
NILOS. – Tu es enchanté, elle est enchantée —  
MILITSSA. – Je vais te la couper, la main.  
PHILON. – Elle est grosse, hein ?  
NILOS. – Très grosse.  
PHILON. – Ce ne sont pas des choses à dire, c'est comme ça qu'il vous parle, tu n'as pas honte ?  
MILITSSA. – Il est devenu effronté. Est-ce qu'il a toujours été comme ça ?  
NILOS. – Toujours — et toujours —  
MILITSSA. – Arrête maintenant.  
PHILON. – Où allons-nous ?  
MILITSSA. – Je n'ai pas beaucoup de temps, il faut que je rentre.  
NILOS. – Ce soir, tu resteras avec nous jusqu'au bout.  
MILITSSA. – Non, non, je ne peux pas —  
NILOS. – Nous sommes déjà partis —  
PHILON. – Je ne veux pas que vous gâchiez toute votre soirée avec moi.  
NILOS. – Et qui t'a dit qu'elle n'est pas déjà gâchée ?  
MILITSSA. – Il vous aime plus que moi.  
PHILON. – Je sais, c'est pour ça qu'il vous —  
NILOS. – Hé ! qu'est-ce que vous racontez ? Venez, venez — allez, je vous invite — ce soir je ne veux plus rien, j'ai déjà tout, avec vous j'irai jusqu'au bout et au-delà, même au-delà.  
*Ils sortent.*

### Scène 3

A, B, C.

A. – Que ça doive se produire, personne n'en doute.

B. – La question ne se pose pas.

C. – La vue d'ensemble est prioritaire. C'est elle qu'on observe.

B. – Le tout.

A. – Très prochainement, nous allons avoir des résultats.

C. – C'est cela l'objectif. Et non pas la vue d'ensemble.

B. – Oui, nous en sommes tout proches.

A. – Ça va se produire.

C. – C'est ce que l'on recherche en premier.

B. – La question ne se pose pas.

A. – Le commencement. Nul moment ne produit une telle commotion...

C. – Finalement. La ligne est tracée.

B. – Et tout au présent.

C. – Dès maintenant.

A. – Personne n'en doute.

### Scène 4

*Nilos. Il attend en fumant. Entre Philon.*

PHILON. – Tu attends depuis longtemps ?

NILOS. – Il est midi, nous avions dit onze heures et demie.

PHILON. – Excuse-moi —

NILOS. – Ça ne fait rien — je viens juste d'arriver, moi aussi —

PHILON. – Ah bon ? Et tu as déjà fumé trois, quatre, cinq.

NILOS. – Ah oui ?

PHILON. – Ou c'est quelqu'un d'autre qui les a fumées ?

NILOS. – Ce sont les miennes.

PHILON. – Alors tu es là depuis longtemps.

NILOS. – Eh oui —

PHILON. – À quelle heure es-tu arrivé ?

NILOS. – Je ne me souviens pas — ce matin —

PHILON. – Pourquoi ? Il se passe quelque chose. Fais voir — tu n'es pas dans ton assiette — tu as encore découché ? Tu es cadavérique —

NILOS. – Mais non, pas du tout —

PHILON. – Alors, dis, qu'est-ce que tu as fait ?

NILOS. – Rien, j'ai réfléchi.

PHILON. – Toute la nuit ?

NILOS. – Quasiment.

PHILON. – Tu n'étais pas — ?

NILOS. – J'étais avec elle mais nous nous sommes séparés.

PHILON. – Vous vous êtes séparés ?

NILOS. – Non — elle est rentrée tôt à la maison —

PHILON. – Et — encore une fois tu t'es couché tout seul.

NILOS. – Oui.

PHILON. – Mais tu ne pouvais pas dormir — parce que tu réfléchissais.

NILOS. – À un moment donné, le sommeil m'a gagné, mais je me suis réveillé dans la nuit et je n'ai pas pu me rendormir — J'ai essayé —

PHILON. – Et — tu réfléchissais à quoi ? Je peux savoir ? Qu'est-ce qui t'empêchait de dormir ?

NILOS. – Toi.